



# À Marseille, nouveau départ pour le musée d'Art contemporain

—  
PAR TOM LAURENT  
—

Il aura fallu quatre ans et beaucoup d'incertitudes pour que la collection du musée d'Art contemporain de Marseille trouve un écrin qui n'écorche plus sa qualité : sa réouverture dans un bâtiment relifté permet de donner une nouvelle mesure à sa richesse.





**Réouverture  
du [mac] Marseille**  
À partir du 7 avril 2023

**Paola Pivi.**  
*It's not my job, it's your job*  
[mac], Marseille.  
Du 7 avril au 6 août 2023

Avec un chantier lancé en avril 2019, le projet aura survécu au changement de municipalité – gagnée par la coalition de gauche du Printemps républicain après vingt-cinq années d'ère Gaudin –, à la crise sanitaire, à la détection d'amiante en son sein et à la défection d'une entreprise de gros œuvre. Sa réouverture permet donc de trouver un bâtiment renouvelé en douceur, que l'agence Bureau Architecture Méditerranée (BAM) a décroché en surélevant le hall d'accueil, le coiffant d'une vaste terrasse et l'ouvrant sur le parc Borély attenant, moyennant

un budget relativement limité de cinq millions d'euros. Autre aménagement important, la percée d'ouvertures aux plafonds des salles d'exposition donne la possibilité d'y moduler une lumière naturelle, dégagant également de belles perspectives entre les neuf travées qui constituent ce bloc. De fait,

Vues de *Parade*, nouveau parcours des collections, [mac], Marseille, 2023.

À gauche : César. *Le Pouce*. 1965, bronze poli, 185 x 83 cm. À droite, de gauche à droite : Annette Messager. *Le Couteau-baiser*. 1984. Luciano Castelli. *His Majesty the Queen*. 1973. Louise Bourgeois. *Janus Fleuri*. 1968.

cette nouvelle mouture a de quoi combler, notamment ceux qui l'ont fréquentée avant travaux – comme Xavier Rey, l'actuel directeur du musée national d'Art moderne, qui s'était fait soutien de ce réaménagement alors qu'il était question de le fermer lorsqu'il arriva à la tête des Musées de Marseille en 2017, y voyant un « modèle de rénovation modeste ». Ceux-là ne sont néanmoins pas foule, et la faible fréquentation d'un musée relativement excentré, pâtissant de l'attraction que constitue le Mucem depuis 2013, est l'un des enjeux qui attend ses équipes et Stéphanie Ayraud, qui succède tout juste à Thierry Olliat à sa direction. Établis en 1994 au sein d'un bâtiment cédé à la

ville par le docteur Rau, collectionneur allemand ayant un temps caressé le projet d'y ouvrir son propre musée, les collections du [mac] s'avèrent pourtant exceptionnelles.

Issues d'une partition de celles du musée Cantini pour peupler le nouvel établissement sous la houlette de Bernard Blistène, elles héritent donc d'œuvres attachées à la Figuration narrative mais aussi à l'École de Nice et Supports / Surfaces comme de Gutai, que le parcours pensé par Thierry Olliat pour cette réouverture met finement en résonance. S'ouvrant par la mise en crise de la peinture, le rapprochement entre Hantai qui gratte, Hartung qui trace et Jaccard qui brûle et l'apposition directe d'une peinture épaisse avec les mains pour Kazuo Shiraga – contact médié par le corps de modèles dans une *Anthropométrie* (1961) d'Yves Klein – s'avère édifiante pour ce qui est de la gestualité dans ses liens à l'outil. À l'opposé dans cette première section,

la *Cabane éclatée no 2* (1982) de Daniel Buren donne un versant protocolaire et architectural, loin de la main, des mêmes questions quant à la peinture. Dans celle consacrée aux matériaux, Tinguely et sa vaste *Rot-zaza* (1967), dont la mécanique n'a d'autre visée que de jeter des ballons, s'adjoint l'accrochage d'*Apeldom*, retranscription acidulée d'une vision du folklore alpestre enchevêtrée dans des matières alors toutes neuves, flocage et rhodoïd, réalisé par son compatriote Samuel Burri la même année. Mais c'est à César qu'il revient de s'y trouver en majesté, avec son *Pouce doré* de 1965, écho à celui donné par l'artiste en 1994 et placé sur le rond-point à proximité immédiate du musée, régnant sur ses différentes manières de sculpteur : une toujours étonnante *Expansion contrôlée* troublant le dur et le mou, des compressions d'une voiture au sol et de cartons au mur ou encore une figure de volatile comme mécanisée, *La Pacholette*

Vue de *Parade*, nouveau parcours des collections, [mac], Marseille, 2023.  
Richard Baquié. *Amore mio*. 1985, installation, voiture Plymouth découpée en quatre parties, son, image, stroboscope, circulation d'eau et d'air.





(1966). Avec trente-six entrées au catalogue, le sculpteur s'avère l'un des mieux représentés dans le musée de sa ville. Un autre Marseillais, Richard Baquié, y est aussi bien présent : acquis à la fin des années 1980, un de ses assemblages de métal et béton gît sur un long rail à proximité des œuvres de son aîné, indiquant : « En finir une fois pour toujours... » Traînant sa lassitude dans une ville qu'il voit comme « planant dans l'inconsistance par l'oubli, une absence sur la carte », Baquié y a notamment laissé la Plymouth Valiant découpée en quatre parties d'*Amore mio* (1985), carcasse dont chaque élément vise le mouvement mais tourne sur lui-même, à l'image du ventilateur ronronnant bruyamment en son centre sans brasser autre chose que de l'air. De la fièvre sur une île morcelée, une image de Marseille ?

Fait suffisamment rare, la visite des collections se fait sans aucun temps mort : le passage d'une travée à l'autre se déclinant en se décalant au gré du bâtiment, le regard s'avère toujours happé par une œuvre. Cela peut être tel volume mural de Rauschenberg, tel visage vidéo d'Oursler ou telle photographie documentant une action de Christo et Jeanne-Claude. La qualité des œuvres n'empêche pas de belles trouvailles quant à leur dialogue, à l'image d'une belle peinture bleue de Monory le montrant sortant d'une décapotable s'accordant très directement avec *La DS* (1993), voiture réduite d'un tiers en son centre qui marque encore aujourd'hui l'image de son auteur, Gabriel Orozco, et est considérée comme l'une des icônes du musée marseillais, malgré son appartenance aux collections du Centre national des Arts plastiques. Un autre exemple de cette intelligence tient dans l'ensemble qui rebondit autour du *Couteau-baiser* (1984) d'Annette Messager, pièce-maîtresse fondant inspiration du roman-photo et objet, laissant le regard vaquer jusqu'au *Janus fleuri* suspendu et son désir polymorphe de Louise Bourgeois. Leur faisant face, une partition de corps s'exaltant en s'exhibant chez Carolee Schneemann, Peter Saul et Jean-Luc Verna viennent dédoubler et soutenir une *Nana assise* de Niki de Saint Phalle. Ces vertus ne doivent pas faire taire la place modeste laissée à des



Gabriel Orozco. *La D.S.*  
1993, Citroën DS modifiée, 140,1 x 482,5 x 115,1 cm.  
[mac], Marseille, dépôt du Centre national des arts plastiques.

œuvres plus récentes, celle de Caroline Le Méhauté, une poussive série de photographies de Julien Prévieux ou l'acquisition en 2022 d'une photographie de Youssef Nabil mises à part. Elles tranchent en tout cas avec l'exposition de réouverture confiée à l'Italienne Paola Pivi, dont les roues emplumées tournant dans le hall d'accueil et la grande structure praticable en jean se passent d'appeler à être lues à un degré autre que premier, c'est-à-dire ludique. Mais si la « légèreté » de l'œuvre de Pivi contraste avec l'épaisseur signifiante et

plastique qui fait la qualité des collections et de l'accrochage de réouverture, est-ce vraiment un mal ? On sait la difficulté pour la municipalité d'amener à franchir les portes de ses établissements muséaux et son intention très claire de concilier termes artistiques et politique des publics. Peut-être faut-il se résoudre à voir les ours rose fuchsia et vert pomme de Paola Pivi comme de simples barbes-à-papa, dont la promesse sucrée n'empêchera pas de goûter aussi la richesse d'une collection ? ■

---

## À voir aussi

*Louis Pons (1927-2021). J'aurai la peau des choses.*  
Musée Cantini, Marseille. Du 24 mars au 3 septembre 2023